



Disponible en ligne sur

ScienceDirect  
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte  
www.em-consulte.com



## Analyse de livre

**Déni du climat en psychanalyse. Contribution à la discussion ouverte par le livre** *La crise environnementale sur le divan*

**La crise environnementale sur le divan, L. Magnenat, Ed In Press, Paris (2019).**

De nos jours, il est dangereusement facile pour un adulte de s'identifier à une technologie apparemment sans limites tout échouant à affronter la menace vitale de manque d'air, de nourriture et d'eau sur notre planète. En nous identifiant à la riche diversité et à la merveilleuse intégration de la technologie, nous nous défendons de sentir toute l'étendue des carences et de l'appauvrissement de nos vies humaines.

Harold F. Searles, 1972

Although the psychological impacts of climate change may not be obvious, they are no less serious because they can lead to disorders, such as depression, antisocial behavior, and suicide.

Therefore, these disorders must be considered impacts of climate change as are disease, hunger, and other physical health consequences.<sup>1</sup>

Mental Health and our Changing Climate: Impacts, Implications, and Guidance, 2017<sup>2</sup>

Les praticiens d'orientation psychanalytique sont réduits au silence, tant sur plan clinique que théorique, lorsqu'il pourrait être question de réchauffement climatique et de la contribution manifeste (voyages, consommation, loisirs, etc.) de chaque patient à une crise systémique qui semble, selon la science, s'aggraver de jour en jour. Nous n'avons pas à discuter de questions idéologiques ou politiques, au risque de produire une rupture thérapeutique ou une inhibition de certains récits que nous considérons comme étant porteurs d'une pulsionnalité qui doit rester accessible. L'on se comporte, d'une certaine manière, comme un médecin qui découvre un taux de cholestérol très élevé chez son patient, il a la preuve scientifique que cela présente des risques importants pour l'évolution et il n'a pas la possibilité d'en parler pour examiner les causes, les risques et envisager des solutions. Mais peut-on encore être clinicien à l'heure de la crise environnementale (au

sens large de tout ce qu'implique l'environnement) sans avoir une position engagée ?

Paradoxalement, tout en restant accessible, la destructivité climatique en particulier n'est pas élaborable, malgré l'ouverture de la psychanalyse à toutes les pulsions (meurtrières, incestueuses, pédophiles, etc.). Et pourtant, peut-on rester silencieux et complice d'une destructivité prouvée scientifiquement et dans un contexte où les indices concernant le dérèglement climatique et ses conséquences se multiplient de manière exponentielle ? N'est-ce pas notre mission de thérapeutes d'œuvrer à la constitution d'une relation équilibrée entre le monde interne et le monde externe ? N'est-ce pas notre mission de mobiliser de la pensée dans les zones psychiques potentiellement scotomisées et déformées par l'induction de consentements collectifs voire par la manipulation via les plateformes numériques ? Peut-on interpréter des mécanismes de défense qui se manifestent sous des réactions de type : c'est l'industrie qui pollue, ce sont eux les responsables ; je loue toujours un vélo quand j'arrive en Thaïlande ; il n'y a rien à faire, c'est trop tard ; la nature trouve toujours des moyens de s'adapter, c'est sa force ; c'est des *fake news* ; l'humain doit disparaître, de toute manière il ne sert à rien ; l'avion pollue moins que la voiture<sup>3</sup> ?

Il est vrai, les principaux responsables de la pollution du point de vue des secteurs économiques sont la production d'électricité et le chauffage, l'industrie agroalimentaire (production de viande notamment) et les activités forestières, l'industrie manufacturière, le transport, la construction de bâtiments, etc. Mais qui sont les bénéficiaires de tous ces produits ? Le tourisme, par exemple, activité transversale faisant appel à plusieurs secteurs d'activité pour son déploiement, n'est qu'une petite part de l'ensemble des secteurs responsables de la pollution. Ce qui n'est pas visible dans les moyennes globales que nous prenons comme repères, ce sont les nuisances environnementales locales (pollution, bruit, déchets) avec des conséquences sur la santé des populations qui vivent à proximité des aéroports, des autoroutes ou dans les zones envahies par des vagues touristiques (ayant mené à des actions locales et des protestations publiques visant à limiter les dégâts de plus en plus importants en l'absence de décisions politiques ; nous avons l'exemple de Venise, Barcelone, Dubrovnik, Amsterdam, etc.). Ce qui n'est pas visible non plus, en termes de causalité de la (dè)raison polluante, se sont les opérations psychologiques menées de toutes parts, au sein d'une guerre économique ayant comme objectif la modification des comportements et des émotions qui s'y attachent via une lecture de plus en plus sophistiquée (à l'aide de l'intelligence artificielle) de nos profils psychologiques.

À la recherche de réponses et de stratégies d'élaboration clinique du rapport individu-environnement actuellement soumis aux extractions et aux pollutions (physiques et psychiques) sans

<sup>1</sup> Bien que les impacts psychologiques du changement climatique ne soient pas évidents, ils ne sont pas moins graves pour autant car ils peuvent entraîner des troubles tels que la dépression, des comportements antisociaux et le suicide. Par conséquent, ces troubles doivent être considérés comme des impacts du changement climatique, au même titre que la maladie, la faim et d'autres conséquences sur la santé physique. Traduction par l'auteur.

<sup>2</sup> Rapport rédigé par American Psychological Association, Climate For Health et EcoAmerica. Consulté en ligne : <https://www.apa.org/news/press/releases/2017/03/mental-health-climate.pdf>.

<sup>3</sup> La RTS (Radio Télévision suisse) informe récemment que la proportion des émissions des gaz à effet de serre due au trafic aérien grimpe à 10 % en Suisse. Consulté en ligne : <https://www.rts.ch/info/suisse/10511640-le-traffic-aerien-emet-10-des-gaz-a-effets-de-serre-en-suisse.html>.

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2019.10.003>  
2542-3606/

limites (ne disposons-nous pas de connexions Internet et données de téléphonie mobile *illimitées* ?), je découvre pour la première fois, dans un vide épistémique accablant, la démarche proposée par le Centre de Psychanalyse Raymond de Saussure (Genève) : une journée dédiée à *La crise environnementale sur le divan* (9 mars 2019). Les actes de ce colloque interdisciplinaires sont publiés, sous le même titre, aux éditions In Press immédiatement après. Dans ce qui suit, nous allons survoler dans un premier temps les principales idées partagées par les contributeurs à ces échanges pour en discuter, dans un deuxième temps, la portée clinique et théorique ainsi que les questionnements psychanalytiques supplémentaires soulevés par ces échanges. Plus qu'une analyse de livre, cette réflexion souhaite apporter un complément se traduisant par la proposition de nouvelles pistes de recherche fondées sur des données issues d'un environnement global sans précédent.

### Les contributions de l'ouvrage

Le pivot central de cette réflexion collective est constitué par un article majeur dans l'histoire de la psychanalyse et notamment dans l'inexistante articulation écologie-psychanalyse : en 1972, Harold F. Searles publie *Unconscious process in relation to the environmental crisis*<sup>4</sup> (*Les processus inconscients en jeu dans la crise environnementale*). La traduction française est publiée ici dans son intégralité et nous découvrons qu'un psychanalyste est d'avis, plusieurs décennies avant nous, que « la crise écologique constitue la plus grande menace à laquelle l'humanité ait jamais eu à se confronter collectivement, au-delà même de celle d'une guerre nucléaire » (p. 75). Searles fait l'hypothèse que l'apathie intense et généralisée freine l'appréhension de la crise et constate qu'elle touche également les psychanalystes, inhibés dans leur possibilité d'élaborer une contribution personnelle ; ces derniers semblent craindre « que de montrer un intérêt trop vif pour ce sujet puisse susciter chez nos collègues qu'une impulsion à poser un diagnostic visant à déterminer si nous souffrons de dépression psychotique ou de schizophrénie paranoïde » (p. 76). La régression épistémique et la collusion avec un système destructeur sont ainsi assurées.

Searles se penche dans son décryptage sur les angoisses inconscientes les plus précoces provoquées en nous par la détérioration écologique ; il suggère que les diverses qualités de ces angoisses sont caractéristiques des différentes étapes de l'histoire individuelle du développement du Moi. Les défenses activées seraient en rapport avec :

- la problématique œdipienne et les niveaux phalliques du développement psychosexuel ;
- la position dépressive (Mélanie Klein) ;
- la position paranoïde (Mélanie Klein), stade encore plus précoce du développement.

Pour le premier niveau, il est question de l'esprit moraliste de ceux qui projettent leur propre culpabilité œdipienne en reprochant aux autres d'avoir violé la Terre Mère, de l'injonction d'abandonner notre primauté génitale symbolisée par nos automobiles, ou encore d'envie pour nos formidables rivaux œdipiens de les polluer à mort par une apathie à grande échelle.

Pour le deuxième niveau, relatif à la position dépressive, Searles développe l'idée que nous réagissons au danger réel et urgent de la pollution environnementale « à la manière d'un patient mélancolique engagé dans un suicide par auto-négligence et qui, inconscient de toute faim pressante, se laisse mourir d'inanition ou se promène avec indifférence dans le trafic automobile effréné » (p. 81). Plusieurs pistes de réflexion sont proposées : nous supposons alors que rien ne peut être fait contre la pollution, où

nous préservons l'illusion qu'une enfance idéale, intacte, serait encore là, encore disponible, ou nous polluons pour nous assurer que nous n'aurons fondamentalement rien à perdre en mourant.

Pour le troisième niveau, l'auteur postule que le monde écologiquement abîmé stimule le mode d'expérience observé dans la schizophrénie paranoïde, caractérisant les passages les plus dangereux de chaque petite enfance normale, avant l'établissement d'une organisation plus durable d'individualité. Dans cette position, l'ennemi infiltre tout : chaque chose que nous respirons, mangeons, buvons est en train de nous tuer, ce qui nous paralyse dans une inactivité terrorisée et regressée dans un self non différencié des menaces externes. Sans séparation distincte, il n'est pas possible de lutter contre la menace. À ce stade primitif de défense, la bonne mère nous empoisonne. « Au plus profond de nous, la globalisation indifférenciée de cette menace évoque l'immobilité pétrifiée de l'enfant chroniquement menacé de violence par ses parents (équivalents à des entités vagues et déifiées telles que la bombe à hydrogène ou le complexe-militaro industriel, d'une puissance effarante) » (p. 86). Nous comprenons mieux la crainte de Searles (voire la nôtre) qu'il soit qualifié par ses collègues de schizo-paranoïde.

Dominique Bourg (philosophe) développe dans la préface du livre une analogie entre le *Malaise dans la civilisation* freudien et le moment que nous vivons, en soulignant « l'arrivée au pouvoir de personnalités borderline » mobilisées par la « volonté de détruire les acquis juridiques et moraux de ce que furent les démocraties occidentales d'après-guerre » (p. 17). Il est d'avis que « le politique se réduit à l'organisation de la société de telle sorte que le principe de libre concurrence et de l'échange monétaire puisse s'étendre à toute chose, à tous les domaines de l'existence » (p. 18), alors que les États sont réduits au rôle de facilitateurs du commerce international. Face à ce contexte, Bourg pointe le besoin insistant de comprendre et de jeter des ponts en direction du monde qui se reconstruit.

Pour introduire ce travail collectif, Luc Magnenat (psychanalyste et initiateur du projet) annonce qu'il s'agit du premier volume de *La crise environnementale sur le divan*, ouvrage qui a comme objectif de briser le silence et l'apathie de la psychanalyse face à cette crise. Magnenat nomme la résistance qui entoure une démarche qui nous confronte « à ce qui nous angoisse le plus et dont nous ne voulons rien savoir : notre enfermement dans un fonctionnement inconscient qui nous dirige à notre insu, ainsi que notre détresse de nous découvrir enfermés dans un environnement qui se détériore en conséquence de notre propre activité » (p. 24). La recherche de la vérité sur nous-même – qui est au cœur du paradigme psychanalytique – est avancée comme la seule issue potentielle à cette crise qui met l'humanité en crise puisqu'elle semble peser émotionnellement, intellectuellement voire physiquement sur chacun de nous. Et la recherche de la vérité sur le monde extérieur ? L'exposition à la pluridisciplinarité, l'écoute et la compréhension d'un tiers sont suggérées comme méthodes d'approche.

Journaliste d'investigation, George Monbiot dépeint, en s'appuyant sur un ensemble de rapports scientifiques, le tableau écologique actuel qui, nous n'avons plus de doute, est d'essence anthropogène. Il est question, dans cette contribution, de thématiques incontournables comme : la vitesse d'élévation du CO<sub>2</sub> (plus rapide durant le siècle passé que pendant les 20'000 années précédentes), la fonte de la banquise de l'Arctique, des glaciers et du permafrost d'Alaska et de Sibérie, l'estimation de la fourchette d'élévation des températures globales, l'augmentation importante de l'activité cyclonique tropicale et des événements météorologiques extrêmes, espèces vivantes condamnées à disparaître, acidification des océans, les conséquences en termes de pénurie d'eau<sup>5</sup>, de malnutrition, de maladies, de pauvreté,

<sup>5</sup> Selon *The Guardian Weekly* (5 juillet 2019, vol. 201, no. 4), l'Inde est confrontée à la pire pénurie d'eau de son histoire : les six les plus grandes villes du pays (plusieurs dizaines de millions d'individus sont concernées) sont quasiment sans eau. 21 villes risquent de ne plus avoir accès à l'eau souterraine d'ici 2020.

<sup>4</sup> *Psychoanalytic Review*, 59, 361-374.

d'insécurité, etc. Le *feedback positif* semble représenter le pronostic le plus inquiétant de ce tableau déprimant : le réchauffement climatique s'accélère par lui-même en raison des dysfonctionnements qui s'additionnent en en produisant d'autres toujours plus importants. Ainsi, à l'avenir « chacun devrait assumer le même droit à des émissions carboniques annuelles ne dépassant pas 0,33 tonne » (p. 60). Notons qu'à l'heure actuelle les émissions individuelles varient entre 40 tonnes (Qatar) et 0,04 au Mali ; entre ces deux extrêmes nous avons les estimations des États-Unis (17 tonnes), France (6 tonnes), Suisse (5 tonnes), etc. Nous sommes vraisemblablement loin des 0,33 tonnes (par an et par individu) conseillées pour une stabilisation de la situation. Pour Monbiot, notre usage des combustibles fossiles est un pacte faustien ; Faust est l'humanité, tourmentée, curieuse, insatiable.

Les contributions de champs différents de la psychanalyse se poursuivent avec la réflexion de Hicham-Stéphane Afeissa (philosophe) qui s'intéresse à la notion d'« apparemment » au monde non humain de Searles. Il avance la proposition métaphysique « faisant valoir la nécessité du passage d'une ontologie d'objet à une ontologie de champ, dans laquelle ce ne sont plus les objets qui sont premiers mais le champ qui les forme » (p. 97), en insistant sur les notions, méprisées par le monde contemporain, de *co-présence* et de *co-constitution*.

Nancy Huston (écrivaine) partage avec les lecteurs son retour dans l'Alberta de son enfance, là où l'horreur est merveilleuse dans une sorte d'inversion maniaque des effets massivement destructeurs d'une des exploitations des sables bitumineux les plus importantes au monde. Là où l'horreur devient spectacle merveilleux offert aux touristes contaminés eux aussi par la culture de l'avidité mobilisée par la société mégaloscopique (Virilio, 2012). Un monde de mâles aussi, avides de sexe, de grandeur, d'argent, de pétrole, de puissance... Ces mâles de l'Alberta « engendrent des enfants qu'ils ne voient pas, et pour financer les études de ces enfants qu'ils ne connaîtront jamais ils sacrifient leur temps, leur jeunesse, leur santé. La compagnie ne s'occupe que de leurs besoins physiques les plus basiques – manger, éjaculer, dormir ; la télévision s'occupe du reste » (p. 128).

L'écoféminisme, « courant de pensée aussi riche que peu connu dans les milieux intellectuels francophones » (p. 131) est présent grâce à la voix de Charlotte Luyckx (philosophe). Cette auteure introduit dans la réflexion – et en écho au récit à vif de N. Huston – le lien existant entre la domination des hommes (ou du masculin) sur les femmes (ou le féminin). Elle propose l'*anthropocentrisme* et l'instrumentalisation de la nature comme envers de l'humanisme et comme *logocentrisme* (surestimation de la rationalité au détriment d'autres formes de connaissance). L'envers de l'humanisme c'est aussi un *occidentalo-centrisme* (l'ère de conquêtes coloniales et la mise sous tutelle des pays du Sud) et un *phallocentrisme* (période dominée par des valeurs masculines de puissance, de maîtrise par la science et la technique). En résumé, nous sommes face à « l'heure de gloire de l'*homme blanc occidental urbain* » (p. 137). Faut-il rompre avec le mode de vie moderne pour retourner à des modes de vie prémoderne, questionne l'auteure ? En guise de réponse, elle défend le concept de *transmodernité*, intégration de notre passage par la modernité et dépassement de la dichotomie homme-nature.

Pour terminer la série des non-psychanalystes ayant participé à ces échanges, Alain Papaux (spécialiste en méthodologie juridique et philosophie du droit) questionne le concept de *finitude humaine*. Car « toute réduction à l'Un nous semble aveu d'hubris, l'homme devant plutôt chercher à multiplier les perspectives pour tenter de circonscrire les objets sur lesquels porte son analyse » (p. 250). Du point de vue de Papaux, l'inclination première au *faire* bien davantage qu'à la *sapience*, rend l'homme principalement *faber* et marginalement *sapiens*. Ainsi, ce qui est produit (*makers' argument*) en laboratoire est plus vrai que ce qui se passe dans la nature. Le paradigme machinique, la prothésisation de l'Homme, le calcul, les promesses technologiques qui désymbolisent le corps,

nous précipitent dans l'*hubris* et le désastre environnemental. Papaux évoque une thèse provocatrice de Michel Serres suivant laquelle « en salissant, l'individu rend propre à lui la chose souillée : crachant dans la soupe, aucun convive ensuite n'en prendra » (p. 258). Et souiller la Thaïlande, la Grèce, Venise, Londres, etc. ? Est-ce une façon de rendre le monde de la mondialisation à soi ?

Dans la perspective psychanalytique, sont convoqués, à côté de Luc Magnenat, François Ladame, Francisco Palacio Espasa, Nathalie Zilkha et Jacques Press, tous membres de la Société suisse de psychanalyse.

Le *pacte faustien* (Faust représenterait l'humanité et Méphisto les combustibles fossiles) identifié par Monbiot dans la crise est commenté par François Ladame qui rappelle que Dieu et diable sont les deux faces de la même médaille. Ladame insiste sur la foncière dualité de l'homme (et la femme ?) entre ce qui le pousse à unir et à conserver et ce qui pousse à détruire et à mettre à mort.

Nathalie Zilkha suggère très brièvement que les concepts psychanalytiques de « scène primitive » ou « scène originaire » pourraient servir dans la compréhension de cette complexité. Comment nous représentons-nous au centre d'une scène féconde dont nous sommes originaires ? « Nous représentons-nous une scène destructrice, faite de haine, de violence ou d'emprise ou une scène tissée d'amour et de créativité ? » (p. 143).

Francisco Palacio Espasa partage ses réflexions sur l'article de Searles sus-mentionné ; il tente principalement de réunir les deux positions kleinienne (dépressive et schizo-paranoïde) et de défendre la thèse selon laquelle toutes les formes de psychopathologie mettent en jeu à la fois une partie adulte de la personnalité (objectale, capable de distinguer gratification et frustration de la réalité) et une partie infantile (narcissique, toute-puissante, centrée sur les clivages, les projections, les idéalizations, etc.). En prenant en considération la partie adulte, Palacio Espasa considère « qu'une grande partie de l'humanité serait prête à reconnaître la réalité de la crise environnementale à partir d'une explication claire et détaillée des différents aspects du problème » (p. 115).

L'apport le plus consistant et probablement le plus admirable de cette expérience de pensée collective est celui de Luc Magnenat (directeur du projet) qui s'appuie sur des éléments d'histoire et de préhistoire pour retracer une ontogenèse psychique inscrite dans une phylogénèse et issue du biologique, d'objets culturels présents sous forme de moi, de surmoi ou d'idéal du moi. En adhérant à l'archéologie phylogénétique freudienne, Magnenat souligne que nos fantasmes originaires contiennent des traces de réalité phylogénétique, d'humanisation (*sapiens*) et de déshumanisation (*demens*) et rappelle ici une série de modèles de développement psychique qui constitue le socle de l'approche psychanalytique.

Pour Magnenat, « la crise environnementale est un trouble de la pensée à l'échelle de l'humanité. Chacun de nous est porteur d'une zone de désastre primitif car tous nous avons vécu des échecs de la rêverie et de la portance de notre environnement parental. (...) l'expression clinique de cette zone de désastre est collective aussi bien qu'individuelle » (p. 184). Ainsi, l'angoisse d'une disparition de l'humanité a deux sources : la réalité extérieure des observations scientifiques et les inscriptions individuelles en lien avec la *crainte de l'effondrement* (déjà éprouvée et qui est demeurée active)<sup>6</sup> décrite par Winnicott. Nos expériences précoces nous poussent donc à choisir dans notre environnement des zones propices à devenir les dépositaires de nos angoisses et de nos projections. Une autre option<sup>7</sup> serait celle du déni de la réalité de la crise

<sup>6</sup> Laquelle des options l'individu choisit-il dans son déni ? Ceux qui dénoncent sont-ils persécutés et ceux qui dénie sont-ils dans l'hallucination négative du perçu ? Et ceux qui élaborent et souhaitent prendre une position mature ?

<sup>7</sup> À la manière d'une hallucination négative supprimant dans le perçu ce qui risque de rappeler des éléments refoulés insupportables, sorte de défense psychotique pour se protéger de la douleur.

environnementale pour préserver notre symbiose avec elle et nous protéger individuellement du retour en nous de nos noyaux de désastre personnels<sup>8</sup>.

Il est impossible de rendre compte des multiples réflexions apportées par Magnenat. Parmi celles qui ont attiré mon attention, se situe le questionnement de la *dette écologique* et ses implications heuristiques : « Si vous consommez plus que votre part équitable d'une ressource naturelle finie, vous contractez une dette écologique. Si vous avez un mode qui pousse un écosystème au-delà de sa capacité à se renouveler, vous contractez une dette écologique. [...] Il s'agit d'une manière différente de comprendre les relations économiques qui nous enracinent dans le monde réel des ressources naturelles (Simms<sup>9</sup>, 2005, p. 88). Cette notion, commente Magnenat, est un processus anémique, dont le déni est un des problèmes que nous ne nous posons pas. Son rapport au tiers l'inscrit dans une configuration œdipienne et nous l'exportons inconsciemment dans le temps et dans l'espace en tant que « accident de notre développement culturel : l'ombre des désastres primitifs éprouvés par la partie narcissique de notre personnalité tombe sur l'environnement à la manière dont la Peste tombe sur Thèbes dans *Œdipe roi* » (p. 209-210). Une relation obscure s'installe entre nos objets<sup>10</sup> de consommation et les dégâts environnementaux qu'engendre leur production. Mais « la partie narcissique<sup>11</sup> de notre personnalité n'aspire qu'à méconnaître ce genre d'information » (p. 210), comme nous méconnaissions trop souvent la paternité engagée dans nos produits de consommation » (p. 211).

Par conséquent, nous n'enquêtons pas sur les tiers (personnes, espèces et écosystèmes lointains) dont notre existence dépend et Magnenat souligne le lien entre cette enquête-là et le modèle paradigmatique d'Œdipe à propos de ses origines ; car « ce n'est qu'au terme d'une enquête affectivement investie qu'Œdipe découvre la vérité, ce n'est que lorsque tous les éléments du mythe œdipien sont réunis que celui-ci "crève les yeux" » (p. 211). Mais les difficultés de cette enquête auprès de « parents obstructifs » voire pervers sont le prix à payer pour trouver notre vraie place dans ce monde, pour éprouver ses limites.

La perversion de notre système tient à la force avec laquelle *sapiens* devient *demens* tout en étant présenté comme *sapiens*, mensonges qui nous engagent dans une relation mutuellement destructrice avec notre environnement, propose l'auteur. Mensonges sur la fécondité, attaques à l'incommensurable « sexualité » de la nature, etc. introduisent une perversion de nos valeurs fondamentales.

Un des impératifs de cette crise qui fait appel à une approche transformationnelle, serait pour Magnenat de prendre conscience de notre sentiment de culpabilité inconsciente persécutrice ou déprimante, afin d'accéder à des actions préservatrices de notre monde. Le parricide étudié par Freud dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* sert de repère pour comprendre les deux temps du changement : celui de la haine pour les frustrations et la blessure narcissique, et celui de l'identification au « parent fondateur » que l'on met d'abord à mort, tout en s'appropriant ses idées.

D'un autre côté, en décolonisant ses parents, l'enfant renonce au fantasme d'être le centre de leur monde. Décoloniser la biosphère, voilà notre défi ! propose Magnenat, tout en postulant que c'est « en prenant appui sur un pacte conclu avec notre situation œdipienne étendue à la biosphère que nous pourrions décoloniser

notre environnement » (p. 231). Passer donc à l'action en proposant une interprétation, en passant par l'introspection et en étant libre de dogmatisme.

Magenat nomme lui-même le rapport pervers que nous avons à l'aviation, cette tache aveugle dont nous ne cessons de nous détourner, qui est notre mode de transport le plus polluant et qui génère une augmentation exponentielle de CO<sub>2</sub>. L'aviation est de ce fait un processus sans sujet, un bien commun promu par chacun de nous et dont le mal est dénié par chacun de nous.

Comment dès lors donner naissance à un moi collectif et un surmoi culturel écosensibles et transformationnels ? questionne l'auteur. L'idéal du moi est ici conçu comme notre instance intérieure la plus collective, qui traverse l'ensemble de notre psyché en la reliant au champ culturel. Et puisque Freud décrit le moi comme un serviteur de trois maîtres (notre animalité pulsionnelle et émotionnelle ; les impératifs du surmoi ; les diktats de la réalité extérieure), Magnenat suggère le nécessaire abord de la crise environnementale dans l'esprit collectif d'un groupe (tel le GIEC) aspirant à servir le monde qui nous héberge en le rêvant de façon transformationnelle.

Enfin, Jacques Presse pose des questions primordiales soulevées par ces échanges, restées malheureusement sans réponse : « Ne risque-t-ils pas d'exporter sans distance des théories issues de leur champ de travail dans un champ hétérogène au leur, et d'ajouter ainsi de la confusion au lieu de donner naissance à une pensée créative ? » (p. 261). « Le psychanalyste peut-il se contenter de projeter sa mythologie – qu'elle soit freudienne, kleinienne, bionienne, winnicottienne ou autre – sur notre relation à l'*Umwelt*<sup>12</sup>, ou peut-il développer à son propos des outils de pensée revêtant une valeur heuristique ? » (p. 263).

### Et la clinique climatique ?

La lecture de ce livre nourrit la réflexion interdisciplinaire à propos des dynamiques inconscientes qui sous-tendent le déni du dérèglement climatique et de ses effets. Il est ainsi possible d'entrevoir, en tant que clinicien d'orientation psychanalytique, des pistes de travail pour une articulation écologie-psychanalyse voire pour l'édification d'une écopsychanalyse. Néanmoins, tout au long de ces rencontres la clinique climatique et l'environnement qui s'y associe semblent déniés au profit d'une centration sur l'interprétation œdipienne et pré-œdipienne d'un fonctionnement général de la population dans un contexte fort inquiétant. Plus précisément, l'élaboration d'un corpus théorico-clinique permettant de saisir, *en présence d'un patient*, les divers facteurs (dont l'angoisse climatique développée ici) à l'œuvre dans sa pathologie ou sa souffrance psychique, est absente pour ne pas dire soigneusement évitée. Une question qui nous semble centrale et qui est liée à la tâche aveugle nommée est : Comment peut-on aborder, face ou derrière un patient acteur de la crise environnementale, des questions relatives à la consommation, à la destructivité, à la responsabilité, sans s'exposer à la rupture thérapeutique ? Un des problèmes posés par ces questionnements concerne, comme le suggère Searles, la possibilité que des collègues vous éliminent d'une communauté. L'autre problème, avant même que vous soyez expulsé ou marginalisé de votre groupe professionnel, est le risque que le patient vous perçoive comme terriblement frustrant et inadéquat, malgré toute la science qui sous-tend votre approche.

Il existe une piste sûre et indéniable, prônée indirectement ou directement par ce travail centré exclusivement sur cette causalité : ramener le rapport à l'environnement, tel que nous l'observons à partir des rencontres de nos patients, aux conflits œdipiens voire, comme l'indique Searles, à des stades plus

<sup>12</sup> Traduction par l'auteur.

<sup>8</sup> Simms, A. (2005). *Ecological debt: the health of the planet and the wealth of nations*. Londres: Pluto Press. Traduction L. Magnenat.

<sup>9</sup> Faut-il convoquer ici la notion de relation d'objet, avec ses corrélats d'angoisses et d'organisation psychique ?

<sup>10</sup> Partie stimulée par le digital (thèse défendue par beaucoup de penseurs contemporains).

<sup>11</sup> Désigne l'environnement au sens large.

précoces du développement, rattachés aux positions dépressive et schizo-paranoïde. Piste sûre, sans aucun doute. Or cela paraît insuffisant si nous admettons que la mission de l'approche psychanalytique est de nommer toutes les sources, infantiles et post-infantiles (bien que les dernières puissent être comprises comme des après-coups d'expériences précoces), internes et externes, de la souffrance.

En bref, il est nécessaire de repérer, à partir de la configuration œdipienne et des manifestations pré-œdipiennes (telles qu'elles apparaissent dans les mouvements transféro-contre-transférentiels, les rêves, les pulsions, les postures, les vécus affectifs, sensoriels, etc. du patient) un ensemble d'éléments intervenant dans le rapport à la crise climatique et révélant certains types de relation d'objet et d'angoisse. Mais aussi nommer, accessoirement, un environnement lui-même toxique voire pervers pour en élaborer les effets inconscients sur l'individu selon une approche *bidirectionnelle* prenant en considération les projections subjectives sur l'environnement et les projections (perverses) de l'environnement sur le sujet. Dans cette dernière et incontournable option, à mon sens, nous sommes face à une condensation d'éléments qui peuvent, sur le modèle de l'interprétation du rêve dans une perspective freudienne, être décondensés en les isolant et en recherchant des associations libres et des interprétations. Tout en sachant que cette isolation (comme le chercheur qui isole des variables pour les soumettre aux expérimentations) n'est qu'un procédé « artificiel » et « logique » visant à mieux déterminer l'irrationalité des phénomènes et leurs causalités cliniques.

Sans cette bidirectionnalité des effets (de l'individu sur son environnement et de l'environnement sur l'individu) exigeant une décondensation de contenus infantiles et post-infantiles, nous pouvons dire que toute victime d'un régime totalitaire et violent l'est car elle a cherché à reproduire des configurations œdipiennes inconscientes et non résolues. Ainsi, l'on peut dire qu'un homosexuel n'a pas été admis dans une société de psychanalyse car il avait lui-même un penchant pour l'exclusion et la non-rencontre. Ou qu'une femme a été battue par un homme car elle était tout simplement masochique. Ou qu'une jeune fille a été abusée par son beau-père car elle l'a séduit en répétant un Œdipe pervers. Ou qu'une communauté a été dévastée par les changements climatiques ou la déforestation massive en raison d'un traumatisme pré-œdipiens non élaborés... LaMothe (2019) souligne à cet égard : « Si un thérapeute se concentre uniquement sur l'inconscient [d'un individu] et sur sa famille d'origine, il risque à la fois d'entrer en collusion avec les réalités systémiques de la souffrance et de mystifier les sources de la souffrance individuelle, ce qui, ensemble, l'empêche de choisir une action permettant d'agir sur les sources réelles de la souffrance<sup>13</sup> (p. 27).

Chacun résiste aux traumatismes (du capitalisme ?) selon ses propres lignes de clivage qui nécessitent une élaboration ainsi qu'une isolation du traumatisme lui-même pour en examiner le sens, la force, la reviviscence, la destructivité, la culpabilité générée, les défenses mobilisées, les réparations possibles, etc. D'autres questions s'imposent ici. Le monde contemporain, celui de l'hyperconnexion, de la saturation numérique, des images, de l'ubiquité, des bulles spéculatives, de la performance, de l'individualisme, du stress croissant, est-il potentiellement traumatique ? Est-ce son caractère infra-traumatique qui produit la reprise compulsive des activités numériques ? Si oui, est-ce dû à l'Œdipe ou aussi à la violence perverse de la dictature digitale produisant une inflation de contenus psychiques préexistants et une détérioration des expériences de satisfaction ?

Il est dorénavant admis qu'il existe une pluridimensionnalité de la maladie : biologique, psychologique, sociale et environne-

mentale, dimensions présentes sous forme d'interactions dynamiques mobilisant divers facteurs. Préoccupés – à juste titre – par l'application de mythes psychanalytiques au contexte climatique, comme le suggère ici J. Press, les psychanalystes ayant contribué à ce début de réflexion, fixés exclusivement sur les dynamiques œdipiennes et pré-œdipiennes, occultent donc la rencontre clinique et notamment sa compréhension pluridimensionnelle, pluridisciplinaire et pluridirectionnelle. Nous sommes de ce fait confrontés, pour ce qui concerne les apports psychanalytiques, à un déni des *éléments post-infantiles et environnementaux* qui sont parfois nommés, mais ne semblent pas insérés dans la réflexion clinique comme par crainte de produire une dissonance cognitive (Poenaru, 2019c) vis-à-vis de son groupe théorico-pratique d'appartenance et des mythes qu'il véhicule. Quelques éléments décroissant sont en revanche apportés par l'écoféminisme (voir Charlotte Lyckx plus haut) qui introduit la causalité masculine dans la société, ainsi que par N. Huston qui fait référence à une masculinité régressée, aliénée et réduite à la trinité *Grand-Argent-Pétrole*, ayant ses effets sur les individus y travaillant, comme sur leurs enfants et leur famille.

Ce masculin-là, est-il uniquement le produit de traces infantiles ou également d'une société qui détermine les genres voire les parcours de vie ? L'enfant a la mère comme premier objet d'amour (si tout va bien), tandis que le père contribue de loin ou de près à la structuration des éléments psychiques en jeu, nous dit la psychanalyse. Or cet enfant-là n'est-il pas lâché immédiatement après dans une société quasi-intégralement masculine à l'intérieur de laquelle les hommes blancs déterminent les lois, les *lobbies*, les maladies, les abus, les pouvoirs, les inclusions et les exclusions ? Une société de *l'homme blanc occidental urbain*, propose ici C. Lyckx. Où est ce masculin-là, dominant et tout-puissant, autant que fragile, dans les interprétations psychanalytiques de la crise environnementale ? Et la place de la femme dans cette réflexion ? Hommes et femmes sont-ils égaux face à la destruction environnementale ? Comment s'applique la différence des sexes et des genres à cette analyse ? Peut-on tout réduire à une configuration œdipienne du début du XX<sup>e</sup> siècle ? Peut-on faire de la science (humaine et sociale) sans prendre en considération l'histoire contemporaine qui détermine les subjectivités ? Ou encore, peut-on dire que la dominance idéologique de l'homme blanc n'est pas inscrite dans l'Œdipe ?

J. Press a encore une fois raison, dans la position d'abstention critique qu'il choisit, d'évoquer le risque de confusion induit par l'application de mythes psychanalytiques à cette situation complexe. L'une des confusions que nous pouvons souligner concerne l'interprétation (proposée par Searles et reprise par Magnat) d'un rapport à la crise comme concrétisation d'une configuration psychique préexistante (angoisse d'effondrement demeurée active, zone de désastre). Quelle est la forme de maturité qui peut être activée voire élaborée afin d'aboutir à une attitude juste vis-à-vis de la crise climatique qui ne suppose pas son déni (en même temps que le déni visant à éviter le retour des angoisses personnelles) ?

### Propagande, perversion, pressions

Plusieurs éléments causaux sont, à mon sens, incontournables et complémentaires. Nous notons qu'ils sont absents de ce travail collectif (encore trop) fixé sur des théories psychanalytiques dorénavant classiques et qui n'abordent pas vraiment l'ensemble des facteurs de l'environnement actuel (et archaïque ?) du patient, malgré que la crise soit avant tout « environnementale ». Parmi ces éléments, je voudrais en introduire dans la discussion trois : la propagande, la perversion et la pression sociale (in vivo et via les réseaux sociaux).

<sup>13</sup> Ces chiffres permettent de situer le propos dans la chronologie du documentaire.

## Propagande

Les études critiques (des médias notamment, en tant que principal agent de propagation) mettent l'accent sur les effets psychologiques de la propagande, notion devenue tabou dans les milieux académiques, comme le signale Zollmann (2017), mais ô combien présente ! David Colon (2019) parle de *propagande totale* à l'heure des réseaux sociaux, des algorithmes, des trolls, de la guerre de la (dés)information passant par l'intoxication de l'adversaire, des *fake news*, du *hacking* d'élections présidentielles rendant obsolète toute analyse scientifique des faits observés. Une propagande dont les effets manifestes les plus inquiétants sont la modification des comportements (soulignée par Shoshana Zuboff, 2019) et la polarisation des émotions générant des *likes* (voir Da Empoli, 2019) ainsi qu'une explosion des mouvements populistes imposant des dirigeants comme Trump, Bolsonaro, Johnson, Orban, Salvini, etc.

Conjointement aux intérêts politiques et militaires, c'est toujours – et ce depuis plus d'un siècle – pour des raisons économiques que les opérations propagandistes ont été entreprises. Parmi elles, l'une des plus historiques a été organisée par Edward Barnays (neveu de S. Freud) en collaboration avec Abraham Arden Brill, président d'American Psychoanalytic Association et premier traducteur de Freud en anglais qui identifie la cigarette comme un symbole phallique représentant le pouvoir sexuel du mâle (selon Colon, 2019). Le couple Barnays-Brill s'attaque, pour le profit de l'American Tobacco Co, au tabou qui interdisait à une femme de fumer en public et privait par conséquent les compagnies de la moitié d'un marché potentiel. Brill suggère alors que, pour briser le tabou qui entoure le fait de fumer, il faudrait lier la cigarette à une contestation du pouvoir masculin. Les cigarettes deviennent alors la « torche de liberté ». La suite de l'opération est décrite par Colon de cette manière : « Barnays profite alors de la parade organisée à Pâques, à New York, pour organiser un coup d'éclat : il s'assure du concours d'une féministe éminente, Ruth Hale, et lui fait descendre la Cinquième Avenue en compagnie d'une escouade de dix jeunes femmes déclarant aux journalistes conviés par Barnays qu'elles faisaient « brûler les torches de la liberté » pour protester contre la discrimination sexuelle. Cette provocation soigneusement organisée a rapidement fait la « Une » de toute la presse américaine, avec textes et images. Bientôt relayée par une puissante campagne publicitaire, qui présente le fait pour les femmes de fumer comme une réparation d'un préjudice, elle a tôt fait de rendre acceptable le fait, pour les femmes, de fumer en public. Pour lever les dernières inhibitions féminines à l'égard de la cigarette, Barnays a également lancé des campagnes de publicité pour la marque Lucky Strike reposant sur les vertus supposées de la cigarette pour les dents et pour le teint, inventant notamment le slogan « Une cigarette plutôt qu'un bonbon ». » (Colon, 2019, p. 115). Notons néanmoins la rencontre historique du neveu de Freud, d'un président d'une société de psychanalyse mondialement reconnue et d'une opération de propagande qui a fait date. Notons aussi que des hommes décident, par une manipulation perverse, du comportement des femmes.

Nous connaissons la suite de l'histoire et notamment ses conséquences en terme de santé publique. Cette anecdote n'est qu'un exemple quasi insignifiant des « débuts » (laissons de côté la violente propagande nazi) d'une ère de la propagande dont les stratégies ne cessent d'être répétées pour des raisons économico-politico-militaires. La propagande arrive de nos jours à son apogée avec les manipulations opérées par Cambridge Analytica. Serge Tchakhotine (1952) parle de « viol des foules » et de « viol psychologique » faisant appel à des réflexes conditionnés pavloviens soigneusement étudiés par des instituts de propagande que les gouvernements créent à partir des années 1930 et qui

emploient des psychologues, des psychanalystes, des anthropologues, etc. La perspective est actuellement connue sous le nom de « neuromarketing », dérivant des neurosciences cognitives et affectives, et engageant les concepts de psycho-pouvoir et de neuro-pouvoir. Science, pseudo-science, conspiration ?

Le documentaire *The Great Hack : l'affaire Cambridge Analytica* (Karim Amer, Jehane Noujaim ; Noujaim Films Production, 2019 ; distribution Netflix) enquête dans les coulisses de l'affaire Cambridge Analytica (C.A.), entreprise impliquée dans les élections présidentielles des USA et dans le monde entier (Malaisie, Myanmar, Brésil, Roumanie, Kenya, Ghana, Nigeria, Afghanistan, Irak, Argentine, France – coopération avec Marine Le Pen – n'en sont que quelques exemples parmi bien d'autres) ainsi que pour son rôle dans le *Brexit*. Ce qui choque c'est que cela marche à chaque fois ! C.A. s'est fait connaître des médias pour le scandale en lien avec la manipulation de 87 millions de profils d'utilisateurs Facebook au profit de la campagne de D. Trump. *The Great Hack* révèle, témoignages à l'appui, les techniques utilisées par C.A. : psychométrie, repérage d'individus « persuadables » (fragiles ?) grâce à la collecte de 5'000 points de données personnelles (*data points*) dont principalement des données sur les traits émotionnels permettant de prédire la personnalité de chaque individu. Car « le comportement découle de la personnalité et le comportement influence le vote » (14:21<sup>14</sup>).

Une véritable guerre culturelle se met en place, fondée sur une méthode faisant appel à nos données numériques (*likes*, mails, messages WhatsApp, etc. auxquelles nous devenons de plus en plus addictifs) et, comme toujours, aux données de la science. On joue donc avec les émotions et plus largement avec la psychologie d'une population entière sans son consentement (ou sur la base d'un consentement fabriqué à la suite d'années de propagande consumériste ?) et, en l'occurrence, dans le contexte d'une élection démocratique. La technique utilisée consiste à bombarder toutes les plateformes de blogs, articles, publicités et vidéos ciblées selon son profil personnel incitant à la haine de l'adversaire et ce jusqu'à ce que les individus perçoivent le monde comme on le souhaite et que le comportement soit modifié (explique Brittany Kaiser, une des employés de C.A.). Cette technique a été, semble-t-il, développée par les opérations de guerre psychologique (PSYOP) de l'armée américaine. « Changer le comportement des cibles c'est le Graal de la communication » (1:01). Cette méthode était considérée comme une arme, classée « tactique de communication à usage militaire », affirme B. Kaiser et utilisée donc contre les populations en démocratie. Malgré qu'il soit illégale de s'en servir sans l'accord du gouvernement britannique, pour ce qui concerne le *Brexit* (Carole Cadwalladr, 1:12).

C. Cadwalladr (journaliste d'investigation, quotidien britannique indépendant *The Guardian*) considère ici que la propagande « impacte la vraie vie, que les gens le croient ou non » (46:30). Roger McNamee (ex-investisseur Facebook) déclare : « Facebook est conçu pour monopoliser l'attention. Ils utilisent toutes les techniques basiques de propagande et ils les associent à celles des jeux d'argent. Comme les machines à sous. Ils jouent sur les instincts, et la colère et la peur sont très fiables à cet effet. Ils ont créé un ensemble d'outils qui permettent aux annonceurs d'exploiter cette audience sensible avec un ciblage au niveau individuel. Ce sont 2,1 milliards d'individus chacun avec leur propre réalité. Quand tout le monde a sa propre réalité, il devient aisé de les manipuler » (1:23).

Dans ce contexte où la connexion est devenue une arme de guerre de plus en plus subtile et subliminale, où il devient impossible de démêler le vrai du faux, où nous jouons non-chalamment sur nos téléphones pendant que les ténèbres tombent, où les influences sont d'une puissance ahurissante et incontrôlable

<sup>14</sup> Op. cité plus haut.

(légalement, collectivement, individuellement, etc.) et des gouvernements autoritaires se mettent en place partout dans le monde, utilisant une politique de la haine et de la peur via les réseaux sociaux, la question que nous devons nous poser en tant que cliniciens psychanalystes est : Comment la propagande de la haine, de la peur, de la consommation (l'autre hydre du monde contemporain) a influencé le sujet de la crise environnementale qui est aussi un sujet de la guerre économique, et de quelle manière pourrions-nous aborder, dans la clinique, ses effets inconscients conjoints aux effets des expériences précoces ?

### Perversion

Évoquée à plusieurs reprises par Magnenat (notamment dans le rapport que nous avons à l'aviation) au sein du livre que nous analysons, il serait intéressant de poursuivre le décryptage de ses manifestations dans le contexte contemporain pour en détecter les éléments inconscients et ses conséquences cliniques. Pour [Knafo et Lo Bosco \(2016\)](#) nous vivons à l'âge de la perversion en raison de la prolifération de technologies qui facilitent la relation perverse. Jacob Johanssen ([Johanssen & Poenaru, 2019](#)) défend une thèse semblable : la dynamique construite entre les utilisateurs et les réseaux sociaux, suggère-t-il, est structurée par la perversion ; nous sommes simultanément chéris en tant que sujets et abusés en tant qu'objets via des likes et l'exploitation de nos données personnelles à des buts de manipulation et de consommation.

[Da Empoli \(2019\)](#) cite Jaron Lanier : « Pour maintenir ses utilisateurs connectés, une entreprise de réseau social doit plutôt faire en sorte qu'ils s'énervent, qu'ils se sentent en danger ou qu'ils soient effrayés. La situation la plus efficace est celle dans laquelle les utilisateurs entrent dans d'étranges spirales de très fort consensus ou au contraire de conflit avec d'autres utilisateurs. Cela n'en finit jamais et c'est bien le but. » (p. 82-83). Mais au-delà de la connexion à Internet, nous sommes stimulés depuis un siècle pour rester connectés à la consommation, à l'idéologie du progrès, de la croissance et du produit brut intérieur, spirale maintenue par la création de la peur quotidiennement répétée et activée par des médias qui nous rappellent que sans la croissance économique nous risquons tous le chômage, l'inflation, la perte de nos pouvoirs d'achat, la difficulté à rembourser les crédits, la déstabilisation sociale, la marginalisation, etc. Cela n'en finit jamais et c'est bien le but.

À propos de consentement, rappelons qu'il a été brillamment étudié par [Edward Herman et Noam Chomsky \(1988\)](#) dans une approche dissidente portant le nom *Manufacturing Consent: The Political Economy of the Mass Media (La fabrication du consentement : de la propagande médiatique en démocratie)*. Les médias sont ici conçus comme les instruments d'une vaste communication idéologique au service d'un groupe de dominants. Ce modèle de propagande s'exercerait à travers plusieurs filtres : la dimension économique des médias, le poids de la publicité, le poids des sources officielles, les pressions de diverses organisations ou individus sur les lignes éditoriales, les filtres idéologiques de la société (l'anticommunisme, l'islamophobie, etc.). Ainsi se constitue un consentement qui implique non seulement des normes économiques et sociales, mais également des normes de consommation qui s'instaurent par des canaux inconscients bien connus par la propagande. Ce consentement vis-à-vis de la destruction générée par une idéologie du progrès et de la croissance manipulée par des esprits hautement pervers est, me semble-t-il, un des problèmes majeurs (je dirais même effrayants) de la société actuelle.

Aussi, on ne compte plus les études qui lient les réseaux sociaux à la violence (que stimule volontairement des entreprises comme Cambridge Analytica) et au suicide. S'agit-il toujours et uniquement, du point de vue psychanalytique, de manifestations de contenus inconscients œdipiens et pré-œdipiens pour les citoyens

qui subissent ces manipulations ? Il serait simpliste de réduire toute cette complexité, comme le suggère J. Press, à ces éléments.

### Pression sociale

Magnenat souligne que l'idéal du moi est une instance intérieure et collective, et que Freud décrit le moi comme serviteur de trois maîtres : notre animalité pulsionnelle et émotionnelle, les impératifs du surmoi et les diktats de la réalité extérieure. Le consentement est indissociable de l'influence sociale. Un des facteurs classiques qui, comme le souligne [Durif-Varembont, Mercader, et Talpin \(2019\)](#), est souvent mis à l'écart par les théorisations psychanalytiques, concerne les aspects sociaux. Ces auteurs nous rappellent que l'histoire d'un individu et de sa famille est prise par et dans l'histoire de sa communauté d'appartenance. Plus récemment, avec la globalisation, ses frontières se perméabilisent de plus en plus et expose l'individu à une pléthore d'influences et de pressions sociales imposées par la dictature de l'image ([Poenaru, 2019a](#)) passant par les réseaux sociaux, la publicité (ciblée), la télévision, etc. « La compagnie ne s'occupe que de leurs besoins physiques les plus basiques – manger, éjaculer, dormir ; la télévision s'occupe du reste » (p. 128), lance ironiquement Nancy Huston (voir plus haut).

Car le cerveau est autant social que subjectif et les mêmes circuits semblent traiter ces deux registres d'expérience (voir, pour une discussion critique, l'hypothèse du « cerveau social » analysée par [Panese, Arminjon, & Pidoux, 2016](#)). Cette approche intégrative ne fait que confirmer l'indissociabilité du psychique et du social, et oblige les psychanalystes à conceptualiser et à analyser l'imbrication de l'infantile et du post-infantile, ainsi que l'inflation produite par la société contemporaine qui ne cesse d'exciter nos limites psychiques ([Poenaru, 2019b](#)) en interférant en permanence avec notre « structure » de base.

Naturellement, à l'heure actuelle il n'est plus question d'une gouvernance totalitaire ouverte et manifeste, mais d'une intrication propagande-perversion-pression qui prend les traits du like, de la création de produits « sur mesure » destinés à nos plaisirs personnels (fabriqués avec ou sans notre consentement), d'une publicité adaptée à son profil personnel Google généreusement vendu à des tiers pour des raisons évidentes, et de manipulations sur le terrain du numérique à l'origine d'une nouvelle guerre communicationnelle et économique. Comment, à partir de ces données sur un environnement sans précédent – et en respectant sa mission d'analyser à la fois les facteurs internes et les facteurs externes – la psychanalyse se situe-t-elle vis-à-vis de ces nouvelles influences psychologiques ? Comment sont-elles présentes au sein d'éléments œdipiens et pré-œdipiens ? S'il est vrai que la jonction des éléments évoqués produit des scotomes psychiques maintenant les individus dans des bulles de spéculation et de fausses-récompenses sur fond hallucinatoire de satisfaction totale et immédiate, par quelles stratégies thérapeutiques pourrions-nous aider nos patients à mobiliser une pensée critique qui habite ces zones de non-pensée construites par des décennies de consentement et de propagande ? Comment cultiver un réalisme et un optimisme nécessaires au processus de changement et d'engagement qu'exige l'évolution climatique (dramatique) ? Ou alors le destin de la psychanalyse est de rester en marge de ces réalités, partant du postulat que la guérison vient de surcroît, ainsi que la prise de conscience et les actions nécessaires au changement ?

Aussi, quelles sont les pathologies qui émergent dans un tel environnement ? Le rapport rédigé par American Psychological Association, Climate For Health et EcoAmerica souligne la nécessité de prendre en considération des impacts psychologiques graves et peu évidents, pouvant entraîner des troubles tels que la dépression, l'anxiété, des comportements antisociaux et le suicide. Ce

rapport relie également la crise environnementale à une augmentation globale des traumatismes, des chocs, des violences, des troubles de la mémoire et du sommeil ainsi qu'à des déficiences immunitaires et à des troubles digestifs.

### Et le modèle 0,33 ?

Le livre *La crise environnementale sur le divan* propose un nombre important de pistes de réflexions critiques dans une perspective de psychanalyse appliquée et au croisement de plusieurs disciplines. En effet, nous comprenons mieux certaines dynamiques inconscientes observées dans un monde contemporain qui brille actuellement par son immense capacité à dénier les effets de la consommation de masse sur le climat et, par effet de boummerang, sur l'état psychologique et physique des populations. L'ouvrage peine toutefois à proposer des pistes cliniques, de recherche et d'intervention auprès d'individus atteints conjointement par les traces précoces de leur passé infantile et par les traces envahissantes laissées par la propagande, la pression sociale et les nouvelles normes de consommation.

En bref, ce livre propose une reconnaissance de la crise climatique (témoignages, réflexions et données scientifiques à l'appui) et une nécessaire application de théories du développement à la compréhension du déni global observé. En contrepartie, il échoue à prendre en considération la différence des sexes et des genres, comme la bidirectionnalité des effets des interactions humain-environnement, leurs manifestations inconscientes et leur prise en charge clinique. Ce sont ces aspects qu'il est urgent de développer dans la suite de cette réflexion complexe parsemée de tâches aveugles et de multiples scotomes des deux côtés de la rencontre thérapeutique.

Les psys sont-ils des *modèles 0,33* (tonnes CO<sub>2</sub> par an et par personne, comme le suggère les scientifiques—voir Monbiot plus haut) ? Il est difficile de répondre, mais il y a de fortes chances qu'ils soient les adeptes d'une position libérale et consumériste, en accord avec leur statut dans une société dominée par le mâle blanc colonisateur et narcissique. Car les psys ont des maisons en Grèce, en Espagne, en Sardaigne, ils ont leurs plages préférées à Cancun, à Miami ou en Turquie, aiment eux aussi la Fifth Avenue à New York et les voitures qui signalent un certain standing et, accessoirement, un certain niveau de consommation et... de pollution. Eux aussi sont abonnés à Netflix, aiment le cinéma américain et *the american*

*way of life*, subissent les effets de la propagande totale comme de la pression sociale, etc. et cela est présent, consciemment ou inconsciemment, dans la relation avec les patients qui, naturellement, prennent leur psy pour un modèle. Sont-ils donc prêts à offrir à leurs patients un modèle 0,33 CO<sub>2</sub> par an ? Cela a-t-il une influence sur les scotomes inélaborables en clinique ? Doivent-ils élaborer au préalable leur propre destructivité et leur soumission à l'autorité (comme il est prescrit dans l'approche psychanalytique) avant d'aborder celle des autres ?

### Références

- Colon, D. (2019). *Propagande. La manipulation de masse dans le monde contemporain*. Paris: Belin.
- Da Empoli, G. (2019). *Les ingénieurs du chaos*. Paris: JC Lattès.
- Durif-Varembont, J.-P., Mercader, P., & Talpin, J.-M. (2019). L'interdépendance du psychique et du social. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2), 191–197.
- Herman, E., & Chomsky, N. (1988). *La fabrication du consentement : de la propagande médiatique en démocratie*. Paris: Agone (2008).
- Johanssen, J., & Poenaru, L. (2019). Entretien avec Jacob Johanssen. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2), 119–124.
- Knafo, D., & Lo Bosco, R. (2016). *The Age of perversion. Desire and Technology in Psychoanalysis and Culture*. Londres: Routledge.
- LaMothe, R. (2019). This Changes Everything: The Anthropocene Age and Psychoanalysis. *Free Association*, 76, 17–38.
- Panese, F., Arminjon, M., & Vincent Pidoux, V. (2016). La « fabrique du cerveau » en tensions entre sciences sociales et neurosciences. In *SociologieS [En ligne] Dossiers, Sociétés en mouvement, sociologie en changement*, mis en ligne le 07 mars 2016. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/5264>
- Poenaru, L. (2019a). L'image, angle mort des politiques de santé. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(1), 62–71.
- Poenaru, L. (2019b). Inconscient digital, excitation des limites, écran bêta. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2), 125–134.
- Poenaru, L. (2019c). La dissonance cognitive et disciplinaire de la psychanalyse. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(3). (sous presse).
- Tchakhotine, S. (1952). *Le viol des foules par la propagande politique*. Paris: Gallimard.
- Virilio, P. (2012). Terra Nova. Rencontre avec l'un des plus grands critiques de notre nouveau monde numérique. In *Culture mobile. Penser la société numérique* <http://www.culturemobile.net/visions/paul-virilio-terra-nova>
- Zollmann, F. (2017). Bringing Propaganda Back into News Media Studies. *Critical sociology*, 45(3), 329–345.
- Zuboff, S. (2019). *The Age of Surveillance Capitalism. The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*.

L. Poenaru

Centre médical Peillonex, 67, rue de Genève, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

Adresse e-mail : [livi.poenaru@gmail.com](mailto:livi.poenaru@gmail.com)

Disponible sur Internet le xxx